

**Zeitschrift:** Le pays du dimanche  
**Herausgeber:** Le pays du dimanche  
**Band:** 5 (1902)  
**Heft:** 256

**Artikel:** La fenêtre dangereuse  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-251885>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 05.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

comparaître à Delémont et répondre de ses exactions. Voyant le danger arriver, le jacobin Brossard eut peur, il se hâta d'expédier ses effets à Goumois-France et s'enfuit lui-même par des chemins dérobés.

Quelques semaines après, le 7 décembre 1792, le club des patriotes de Delémont proclama la déchéance du Prince. Cette nouvelle ralluma l'agitation révolutionnaire, à la Montagne, au grand contentement du curé Copin. Le 26 novembre les patriotes avaient inutilement excité le peuple de Saignelégier à proclamer la déchéance du Prince. Quand ils apprirent ce qu'avait fait le Club de Delémont, ils appelèrent à leur secours les révoltés du Noirmont et allèrent démolir la potence, le carcan, ils enfoncèrent les portes des prisons et détruisirent les armoiries du Prince. Ils constituèrent un Comité de salut public qui ordonna à tout le monde de porter la cocarde tricolore. Ils firent planter des arbres de la liberté dans toutes les localités qui n'en avaient pas en core. A Montfaucon il y eut des scènes ignobles, les exaltés sonnèrent les cloches de l'église pour annoncer l'agonie des aristocrates. <sup>1)</sup> Ces mêmes folies se renouvelèrent dans les autres villages. Les jacobins, aidés par les troupes françaises, désarmèrent toutes ces populations. Le 14 décembre on fit dans les églises la lecture de la déchéance du Prince et de l'ordre de l'arrêter partout où il se trouverait comme aussi les grands chanoines de la cathédrale, MM. de Liguertz, de Malher, de Rosé et de Rinck. <sup>2)</sup>

Les hommes émigrés ou qui s'étaient cachés dans les bois étaient revenus dans les villages pour protéger leurs femmes et leurs enfants. Des scènes de désordre, de tumulte eurent lieu en une foule d'endroits. Le 17 décembre, à Saignelégier, dans une émeute, provoquée par les infamies des Jacobins,

1) On appelait aristocrates les braves gens qui demeuraient fidèles au Prince et à la foi catholique. Par opposition les patriotes étaient les partisans de la révolution. A la Montagne, sauf au Noirmont, l'immense majorité du peuple était fidèle au Prince, comme du reste dans tout l'Evêché.

2) Les quatre chanoines furent consignés dans leurs maisons à Arlesheim, avec une sentinelle à la porte. Personne ne pouvait leur parler, sinon leur domestique et encore ne peut-il le faire qu'en français, si la sentinelle était française ou en allemand si le fonctionnaire était allemand. Ils servirent d'otages pour forcer le Prince à rendre les effets et papiers qu'il avait emportés avec lui dans sa fuite.

que Véronique. Personne avec moins de mots ne savait dire autant de choses. Il suffisait de la regarder vivre pour conclure : « Voilà le bien. » Elle était de celles dont l'ombre attire et guide. Quand Charles se trouvait près d'elle, il ne s'ennuyait jamais, non qu'elle cherchât toujours à lui parler, mais parce qu'elle n'avait jamais l'âme loin de la maison. Les enfants sentent si bien quand toutes les plumes de l'aile sont sur eux ! Elle lui disait un mot en passant d'un appartement à l'autre, elle lui souriait, elle faisait réciter les leçons le matin, elle préparait son filleul à la première communion, elle rassemblait sans cesse sur lui sa pensée maternelle. Même elle se réservait maintenant sa journée du dimanche, et se la réserver, n'est-ce pas, c'était la lui donner. Charles devenait grand, Mlle Audouin vieillissait. Elle avait des cheveux gris au-dessus des oreilles ; sa voix qui n'avait jamais eu d'ampleur, perdue par le climat et par la fatigue des leçons, s'enrouait de plus en plus. Le professeur se démodait peu à peu. Elle avait une concubine jeune. Plusieurs maisons,

les patriotes massacrèrent M. Delémont, frère du vicaire de Sauley.

## CHAPITRE XII

*Le curé Copin du Noirmont. — Excentricités de Copin. — Mépris des populations pour Copin. — Au Noirmont il est regardé comme un prophète méconnu. — Le prince ordonne son arrestation. — Sa fuite en France. — Il implore son pardon au prince. — Copin de retour dans sa paroisse recommence ses déclamations contre le prince. — Son arrestation et son emprisonnement à Porrentruy. — Les Français le délivrent. — Son retour triomphal au Noirmont. — Ses chansons révolutionnaires. — Président d'âge aux assemblées de Porrentruy. — Il est délégué à Paris. — Il préside l'assemblée de la Rauracie. — Il vote l'abolition des couvents. — Il préside la 3<sup>me</sup> assemblée de la Rauracie et vote l'annexion de l'Evêché à la France. — Il est député à Paris pour y porter cette nouvelle. — Le Mont-Terrible. — Réception enthousiaste de Copin à Porrentruy et au Noirmont, par les patriotes. — Emigration.*

L'agitation, provoquée par les sourdes menées des agents du Comité Jacobin de Porrentruy, se propagea bien vite aux Franches-Montagnes. On y répandait des libelles où le régime des princes-évêques était attaqué avec virulence au moyen de dialogues, présentés en des formes populaires. C'étaient « les dialogues entre un Ajoutot et un Montagnard », dus à la plume de Copin, le caustique curé du Noirmont. Comme ce personnage joua un rôle singulier au Noirmont, nous croyons devoir en faire la biographie.

Louis-François-Zéphirin Copin, naquit à St Ursanne le 26 août 1723, de François-Bernard Copin, maître bourgeois de la ville et chirurgien du Chapitre et de Anne-Marie Cuenin, fille de Joseph Cuenin de Delémont et sœur de Bonaventure Cuenin, chapelain et organiste de la collégiale de St-Ursanne. Il fut baptisé le lendemain de sa naissance et eut pour parrain le chapelain Cuenin, son oncle, et pour marraine Marie-Elisabeth Guerroux, sœur du chapelain de St-Ursanne, le vicaire Jean Nicolas Guerroux, de Delémont.

A 12 ans, le jeune Copin fut admis, sur sa demande, par le Chapitre, à fréquenter le chœur en qualité de *choriste*. C'est alors

où on lui disait : « Vous êtes notre amie », s'étaient fermées devant elle et ouvertes devant l'autre. Elle avait dû, chantant moins de romances, accepter d'accompagner en ville, deux ou trois heures par jour, des enfants d'officiers. Mlle Audouin s'était faite promeneuse. Si elle en souffrait, nul ne s'en doutait. En compensation, elle avait décidé que, le dimanche, elle passerait la journée « en famille ». Ce jour-là, pourvu qu'il fit un temps passable l'après-midi, les Audouin s'en allaient à pied, tous trois, l'enfant au milieu, au bord de la Moselle, du côté de Pierre-La-Treiche. M. Audouin, qui avait une passion pour la pêche, emportait une ligne. Véronique n'emportait pas même un livre. Elle jouissait d'être libre, d'être calme, de voir s'amuser son filleul, de l'entendre rire, de lui trouver une figure d'honnête homme, de causer avec lui sans s'inquiéter de l'heure. Son large visage n'était point austère, son allure n'était point prédicante ; elle ne faisait que traduire en paroles sa vie de chaque jour. Mais c'était justement ce qui rendait le petit attentif

qu'il commença ses premières études littéraires sous la direction de son oncle, qui était un saint prêtre, qui fut longtemps le confesseur attitré de tout le Chapitre.

Le chapelain Cuenin portait à son neveu une tendre affection, dont il était payé de retour. Il lui légua, par testament « du 21 mai de l'an de grâce 1744 » et à son frère Ignace Xavier Damien, la maison qu'il possédait à St-Ursanne, et située près du Doubs à condition que ses deux neveux payassent au Chapitre les cent livres dont cette maison était grevée.

(A suivre.)

## LA FENÊTRE DANGEREUSE

I

Le doux et pur printemps, qui trouble si perfidement les jeunes âmes et ravive les vieux cœurs, avait depuis quelques jours remis aux soins de l'été la destinée de ses œuvres ; juin faisait miroiter son auréole d'or pâle sur les toits parisiens : les marronniers des jardins et des promenades étendaient, comme pour se rapprocher les uns des autres, leurs lourdes branches constellées de fleurs. Partout, dans les rues, allaient et venaient de radieux visages desquels un rayon de soleil avait, pour un instant, écarté toute tristesse. La grande cité semblait avoir pris un air nouveau et le moindre petit rien, entrevu à travers ce souffle tiède et embauvé de la nature qui s'éveille, suffisait à rattacher à la vie l'âme la plus désolée. De tous les côtés les fleurs s'épanouissaient, et, comme elles, le cœur de Fernand Dubois s'ouvrait au véritable amour.

C'était l'heure à laquelle la journée est terminée pour les modestes travailleurs. Fernand Dubois quittait son atelier de menuiserie de la rue de Rennes et regagnait son logis de la rue de Varenne, s'isolant au milieu du grand brouhaha des passants et des cris des camelots mêlés aux disputes provoquées par les encombrements de voitures. Il ne s'était pas laissé entraîner, ce soir-là, par ses camarades, à la partie de « zanzibar » qui précédait régulièrement leur retour au logis.

Non, le « zanzibar » n'avait plus d'attrait pour lui, pas plus que ses compagnons avec lesquels il avait commis de si grosses farces ; la moindre station chez un marchand de vin lui était devenue odieuse ; il n'aimait décidément plus que la solitude. Et il y avait de cela tout

et bientôt tout songeur. Elle avait, elle aussi comme M. Audouin, son cours de philosophie élémentaire. Mais ce n'était pas la même. Elle disait :

« Mon Charles, il faut avoir le cœur très doux, même si tu dois être soldat, comme le souhaite ton parrain... Il faut te persuader que Dieu ne met pas de galons aux manches de ses officiers... N'aie point de haine des hommes, mais seulement du mal. C'est bien assez, va : tu rencontreras encore trop d'occasions de l'indigner... Tu ris comme un enfant que tu es, et tu as bien raison ; seulement, n'en perds pas l'habitude, et, plus tard, reste gai par charité ; tu ne peux pas savoir, mon petit, ce que ça coûte, quelquefois, de sourire... Mon Charles, quand tu seras un homme, mon père et moi nous serons bien vieux ; tu nous auras quittés ; rappelle-toi alors que nous n'étions pas riches, mais que nous n'avons jamais manqué de pain, et que ça suffit pour faire une jolie vie, tu sais, une belle vie. »

La suite prochainement.

près de deux mois. Ses amis l'avaient bien remarqué, avaient voulu s'inquiéter de sa mine qui perdait de jour en jour de sa fraîcheur, à mesure que les fleurs étaient plus fraîches, que les pelouses des squares devenaient plus vertes ; mais il demeurait fermé à toute question, gardant pour lui seul, les causes de son changement.

Ce soir-là, les yeux fixés vers l'infini, Fernand Dubois marchait d'un pas hâtif, fiévreux ; ses lèvres, par moments, murmuraient des lambeaux de phrases ; et soudain, comme prenant une grande résolution, il s'écria :

— Ah ! tant pis, je ne puis plus vivre ainsi !... Il faut qu'elle sache que je l'aime... que je... que... Oui, oui, il le faut !

Mais la vue d'une petite échoppe de fleuriste, avec encore quelques bouquets piqués sur de la mousse, ramena un sourire à ses lèvres. Il s'arrêta. Et la fleuriste se fit aussitôt avenante pour offrir sa marchandise.

Fernand aurait eu envie de prendre tout ce qui restait à l'étalage ; mais, pas bien riche, il mit un assez long moment à choisir le moins abimé de ces bouquets, que l'air de soleil de la journée avait quelque peu desséchés, — le bouquet qui parlerait pour lui.

— Ils sont tous pareils, allez, mon beau garçon ! prononçait la fleuriste, rendue narquoise par son manège.

Enfin, il en prit un, le paya sans marchander, et continua son chemin, plus tranquille maintenant, ayant même bientôt un petit air de malice...

## II

Fernand avait si rapidement grimpé ses deux étages que, lorsqu'il referma la porte de sa modeste chambrette, il se sentit comme attaché au sol, anéanti par la précipitation des battements de son cœur ; mais, assez vite, il se dégagea de cette subite torpeur et se dirigea vers sa croisée ouverte, qui donnait sur une cour étroite ; puis, il leva la tête vers une fenêtre située en face de la sienne, à l'étage supérieur, — une jolie fenêtre encadrée de capucines et de volubilis.

Il regarda prudemment, et ayant constaté qu'on ne pouvait le voir, — car, seules, une chaise, une table chargées de vêtements féminins indiquaient que l'on devait travailler à cette place, — il effleura le bouquet de timides baisers, puis le lança de telle manière qu'il alla tomber adroitement sur l'ouvrage de sa voisine.

Après quoi, il se dissimula derrière un rideau.

Deux minutes à peine s'écoulèrent, et Fernand vit apparaître le délicieux minois parisien d'une petite ouvrière aux yeux veloutés, au front mangé par des cheveux d'un roux fauve.

Elle aussi, instinctivement, dirigea son regard vers la croisée de son voisin, mais le baissa aussitôt, modestement, sur son travail, qui consistait à soutacher et à broder : alors, seulement, elle aperçut la jolie petite tache fraîche du bouquet de roses qui mettait comme un sourire sur la monotonie de sa besogne.

Un cri de surprise, aussitôt suivi d'une légère révolte de pudeur, s'échappa de ses lèvres : mais un si doux parfum émanait de ces fleurs qu'elle se pencha et les respira.

— Mais je fais mal ! se dit-elle... quand elle s'en fut bien embaumée ; oui, très mal !...

Et elle rejeta le bouquet sur la table.

Elle devinait bien le coupable de ce méfait : mais, pour sa conscience, elle ne voulait pas se l'avouer encore à elle-même ; et, honteuse de sa faiblesse, elle essaya de prendre une mine courroucée, et ferma violemment sa fenêtre.

Non sans angoisse, Fernand avait observé cete mimique, et il était maintenant tout satisfait de son audace : « elle » n'avait point tout de suite repoussé ses fleurs !

Il pouvait donc espérer !

Aussi, le lendemain il recommença ; mais il ne tarda pas à être puni de tant de hardiesse, — car la fenêtre de la petite passémentière demeura close durant plusieurs jours.

Ce fut un désespoir pour le jeune amoureux. Il voulait, à tout prix se rapprocher de celle qu'il adorait, et ce n'était décidément pas chose facile. Il savait que la jeune ouvrière, Adèle Berger, était un modèle de sagesse, une sagesse d'autant plus farouche que sa voisine n'avait plus ni père ni mère, ni aucun parent pour la protéger.

— Cependant, je ne puis rester indéfiniment un amoureux platonique ! songeait Fernand ; il faudra bien qu'elle m'entende un jour !

Et il prit le parti de lui écrire une déclaration, une très brûlante déclaration.

Elle n'y répondit pas.

Il en écrivit une seconde, une troisième...

Et Adèle Berger commença de se sentir attendrie, daigna répondre à ses saluts, à ses sourires, mais d'une façon muette : elle n'entendait pas se reconnaître vaincue si vite que cela !

Malheureusement, la nature passionnée de Fernand, jointe à l'égoïsme ordinaire de l'homme, surtout dans ses plus fortes affections, ne lui permettait pas de demeurer plus longtemps dans une si muette, une si contemplative adoration, et il risqua un grand coup ; la proposition d'un projet de promenade — un dimanche — où ils pourraient, enfin, parler de leur avenir, échanger leurs sentiments.

Car c'était absurde de s'aimer ainsi, sans se connaître autrement que par les yeux et par des chiffons de papier !

Mais c'était trop demander, tout de suite, à Adèle Berger. Elle savait qu'il faut avoir peur de l'amour ; et, quoique fort touchée, au fond, par tant d'ardeur, elle redevint soudain sévère pour son adorateur. Et, cette fois, ce ne fut plus durant quelques jours qu'il ne la vit plus, mais bien durant deux interminables semaines que sa fenêtre demeura close.

Désespéré, désarmé, ne sachant plus qu'inventer pour reconquérir la confiance de sa chère voisine, Fernand se laissa alors reprendre par ses anciens camarades. Ceux-ci le « blaguèrent », et, lui ayant arraché le secret de son chagrin, lui firent un noir tableau de la vie conjugale, le ramenèrent au cabaret, d'où plus d'une fois il sortit tout ébranlé par l'alcool. Et il arriva que la gentille ouvrière le rencontra ainsi, en rentrant chez elle.

Oh ! comme elle s'applaudit alors de sa fermeté !

Il était indigne d'être aimé ; il n'était pas celui sur qui elle baserait son existence !...

Mais, pourtant, elle le plaignait avec beaucoup de mélancolie.

— Quel dommage, se disait-elle... Un si beau garçon ! si travailleur !... si bien capable de faire un gentil mari !... Mon Dieu ! mon Dieu ! pour quoi se perd-il ainsi ?...

Et à partir de ce moment, ne craignant plus rien, sûre de son cœur, elle se remit très tranquillement à sa fenêtre pour travailler comme autrefois...

(A suivre)

## Petite chronique domestique

*Comment on s'empoisonne.* — On relatait ces jours, des empoisonnements par les huitres. Cela n'est même pas très rare. Mais il y a encore un grand empoisonnement par l'acide oxalique qu'on ne soupçonne pas assez. Plusieurs légumes tels que les épinards, l'oseille, les tomates,

renferment de l'acide oxalique à l'état de bioxalate et de quadroxalate de potasse. Si, dans un repas, on associe ces légumes avec des fruits contenant de l'acide citrique (citrons, oranges, etc.) de l'acide oxalique est mis en liberté et peut donner lieu à des symptômes d'empoisonnement. Le docteur Baroux vient d'en signaler plusieurs cas intéressants :

Un soir de février, ce médecin fut appelé à visiter en toute hâte une fillette de cinq ans et un garçon de quatre ans, frère et sœur, qui avaient de vives douleurs au creux de l'estomac, des vomissements et de la diarrhée glaireuse. Ces enfants présentaient en outre une forte élévation de température (40° c.) Quatre heures avant le début des accidents, ces enfants avaient mangé des épinards et une grosse orange.

Deux autres enfants que le même médecin observa plus tard, présentaient depuis deux jours de la diarrhée et un point douloureux dans la partie supérieure droite du ventre (région du duodénum). Ils avaient également de la fièvre. Ces enfants avaient mangé une soupe à l'oseille et des huitres arrosées de jus de citron.

Avis aux ménagères qui feront bien de ne pas associer dans leurs menus les légumes à oxalate et les fruits contenant de l'acide citrique.

Les *Feuilles d'hygiène*, en même temps que ce danger, enseignent un autre dont nous avons déjà eu l'occasion de parler dans cette petite chronique : c'est le danger de la surcharge alimentaire du nourrisson. Voici ce qu'elles en disent :

Lorsqu'on établit le tableau des décès causés chaque année, chez nous, par les diverses maladies, on est surpris des chiffres élevés fournis par la tuberculose et par la diarrhée ou gastro-entérite des enfants. Si la suralimentation constitue une arme précieuse pour combattre la première, elle devient, au contraire, une des causes prépondérantes de la seconde. La suralimentation expose, en effet, au surmenage du tube digestif, elle dilate mécaniquement l'estomac et irrite l'intestin : elle favorise les fermentations anormales des aliments et compromet la nutrition et le développement du nourrisson. Le bébé qui mange trop ou qui tète trop souvent ne tarde pas à devenir dyspeptique, rachitique et malingre. Ainsi que le Dr Pierra vient de le démontrer dans une thèse riche en observations, la surcharge alimentaire prépare le terrain pour les germes auteurs des diverses infections intestinales et augmente leur virulence. La mère qui suralimente son bébé se fait inconsciemment complice du microbe qui le tue. Pour éviter la surcharge alimentaire et la gastro-entérite qui en est souvent la conséquence, il faut avoir soin d'éviter les repas trop copieux ou trop fréquents. La mère qui nourrit son enfant ne doit pas lui présenter le sein à tout propos, mais réserver un intervalle de trois heures au moins entre les tétées pendant le jour et supprimer le plus tôt possible les tétées de la nuit, afin que l'estomac puisse jouir d'un repos suffisant. Dans l'alimentation artificielle on doit suivre la même règle et surtout ne pas donner au bébé plus que son estomac ne peut contenir. Qu'on se rappelle ici qu'on pêche bien plus souvent par excès que par défaut, qu'on se rappelle également que le lait est l'aliment rationnel du jeune âge et que donner des bouillies ou des aliments solides à un enfant privé de dents, c'est sûrement l'exposer au danger de la surcharge alimentaire.

*L'eau chaude comme remède domestique.* — Dans la médecine domestique l'emploi de